



HAL
open science

Communisme un signifiant perdu?

Sophie Wahnich

► **To cite this version:**

Sophie Wahnich. Communisme un signifiant perdu?. Ce gros mot de communisme, Textuel, pp.29-53, 2022, Petite encyclopédie critique, 9782845978744. hal-03513199

HAL Id: hal-03513199

<https://hal.science/hal-03513199>

Submitted on 5 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Communisme », un signifiant perdu ?

Sophie Wahnich, directrice de recherche CNRS

« Vous aussi, vous cherchez quel nom donner à votre nom, afin qu'il cesse de désigner la mémoire d'un corps allongé sous le marbre, et plus vous proférez de noms et plus vous remuez, plus la menace d'une porte fermée à jamais sur vous est justifiée. »¹

La chute du mur, 1989-1999, paysage post-historique ?

La chute du mur en 1989 a transformé le rapport à l'ordre du temps.

Réfléchir sur le mot « communisme » pour ma génération qui débutait alors dans la vie, c'est sans aucun doute aussi réfléchir sur la chute du mur et ce qu'il a produit sur la possibilité ou l'impossibilité d'être dans l'histoire.

Si la chute du mur est un événement alors le communisme en général et celui de la RDA en particulier est un Ancien régime dans l'après-coup de cet événement radical. Il devient « un passé qui n'est ni aboli ni oublié, mais un passé duquel nous ne pouvons à peu près rien tirer qui nous oriente dans le présent et nous donne à imaginer le futur. »² Le passé s'éloigne irrésistiblement et la rive du futur est encore imperceptible. L'événement fait perdre les repères de la tradition sans en offrir de nouveaux et son contemporain est condamné à nager entre les deux rives pris entre l'espoir et la nostalgie³. C'est sans doute le régime d'historicité du film « *Good Bye Lénine* » où le fils veut épargner à sa mère cette nage harassante qu'il éprouve.

On sent bien cependant qu'une telle appréhension ne permet pas de comprendre les linéaments d'une histoire qui enjambe la chute du mur. Notre présent de l'histoire n'est pas ce présent étanche à son passé communiste, mais alors quelle porosité ?

Le travail de Sophie Calle intitulé *Souvenirs de Berlin-Est* interroge cette incertitude vécue. Elle interroge les traces laissées dans les consciences par les retouches idéologico-politiques faites aux environnements urbains anciens : le déplacement d'une statue (de Lénine), d'un symbole (la faucille et le marteau, une colombe), d'une inscription, en bref les remaniements de la monumentalité du paysage urbain. Elle photographie les lieux transformés, interrogent les riverains, et *in fine*, montre aussi une image archéologique de « l'avant ». Or avec les mêmes images émergent différentes manières d'habiter le temps signifié par le monument présent ou absent et l'idéologie qu'il incarnait. Le présent comme moment spécifique devient celui où des vécus contemporains appartiennent à des ordres du temps disjoints par l'événement.

Le « Lénine » sous caisse de l'ambassade de Russie est devenu en 1999 une présence absente qui facilite le travail de l'oubli comme processus d'effacement progressif. Le locuteur constate le fait, l'enregistre, l'écart se creuse entre le passé et le présent.

¹ Eric Meunié, *Deux étincelles tes aïeules*, Paris, Créaphis, 1990. p.12 ;

² Conférence de Paul Valéry en 1935, *Essais quasi politiques*, in *Oeuvres* Paris Gallimard, , bibliothèque de la pléiade, 1957, T1, p 993, cité par François Hartog, *Régimes d'historicité, présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil. p.13.

³ C'est l'expérience décrite par Chateaubriand dans *les mémoires d'outre-tombe* : « Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves, j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant avec regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue ». *Régimes d'historicité op.cit.* p.78.

« Je ne sais plus. Au début, c'était peut-être un Staline, qu'on aurait remplacé plus tard par un Lénine, il est aussi grand que la caisse, je ne me rappelle plus les gestes, ni le corps juste la tête et la barbe pointue ». ⁴

Parfois l'expérience du manque est ironisée :

« J'aurai probablement prêté main forte pour nous débarrasser du Grand Lénine. Il avait un côté dictatorial, prétentieux. Mais celui-ci on sent chez lui quelque chose *d'intime*. Il ne me manque pas, mais j'aimerais mieux qu'il soit là. Encore maintenant quand je passe devant cette façade, je le cherche du regard. Serait-il de retour? L'ambassade de Russie en est propriétaire. Erigé à l'occasion de l'inauguration du bâtiment au début des années cinquante, c'est le seul Lénine Berlinois qui existe encore. Il jouit de l'immunité diplomatique, pour ainsi dire. Mais un de ces jours, on va retirer le couvercle et il aura filé. » ⁵

Le jeu de cache-cache vient perturber la perception radicale de l'événement car si Lénine file, il continuera à circuler dans les imaginaires sur un mode plus subversif encore que celui de « l'immunité diplomatique ». L'événement en remaniant le rapport intime à la ville a ouvert un nouvel imaginaire des signes en voyage. L'événement comme coupure radicale s'en trouve fragilisé. Les Berlinois nostalgiques semblent difficilement supporter cette instabilité vécue qui les affecte et les conduit à s'identifier par un discours anti-Wessis :

« Toute cette situation c'est comme si on vous réaménageait votre maison. L'ennui c'est que des décisions affectant la conception et le climat de la ville dans son ensemble sont prises par des gens qui n'habitaient pas ici avant. C'est le problème des Wessis qui ne veulent rien nous laisser. » ⁶

Il y a aussi une autre perception de la chute du mur comme un « retour à la normale ».

Ici l'horizon d'attente n'est pas troué par l'inouï mais comblé par la possibilité du « redevenir normal », d'appartenir à une commune normalité capitaliste et libérale. L'événement répond à l'attente cristallisée pendant la guerre froide d'appartenir à l'Europe, au bloc occidental, et la chute du mur est la matérialisation spectaculaire de cette attente. La surprise ne vient pas du contenu de l'événement comme événement inouï, mais de son improbabilité, de son caractère contingent et erratique. L'événement rêvé dans chaque fuite et passage du mur devient un bloc de la réalité. Le passé communiste relève alors du registre du mauvais rêve. Au réveil, il convient de chasser les mauvais souvenirs qui viennent encombrer la journée. La belle journée de la vie enfin retrouvée, on se débarrasse des traces du passé, monuments, plaques, statuaire, récits, mises en scènes, toutes ces traces de l'archaïsme, toute cette histoire de la RDA et du communisme.

Le soulagement prend alors des accents de revanche :

« Enfin, il n'est plus là, ce gros bloc de pierre. Ils ont commencé par enlever la tête. Cela m'a procuré une grande satisfaction. J'ai même écrit un poème à ce sujet que j'ai intitulé Le BONHEUR. À présent recouvert de sable, il repose dans une fosse au fond de la forêt. Personne ne sait au juste à qui il appartient, pas à nous en tout cas ». ⁷

La détestation retourne les signes, mais réemprunte les thématiques du régime détesté comme celle si convenue du « bonheur » mis en poème. Quant à la jouissance cruelle de l'imaginaire de la décollation symbolique et d'une disparition sans sépulture, elle indique frontalement que les procédures de la revanche ne sont en rien émancipatrices des pulsions sadiques.

Sur le Lénine de l'ambassade de Russie, on retrouve cette hantise de l'inhumain et l'effroi qui l'accompagne :

⁴ Sophie Calle, *Souvenirs de Berlin-Est*, Actes Sud, 1999, p.13.

⁵ Sophie Calle, *op.cit.* p.14.

⁶ Sophie Calle, *op.cit.* p. 20.

⁷ Sophie Calle, *op.cit.*p.21.

« Il a une tête de monstre. Comme ces personnages dans les films d'épouvante qui ont une drôle de tête carrée et qui rôdent à travers la ville, ou comme ces bustes constructivistes de Mussolini. On peut distinguer une tête en forme de bloc juchée sur un cou (...) Chaque hiver, on le recouvrait afin de le protéger contre l'érosion, mais aussi pour prévenir une montée de tension politique. Je me demande si la caisse est vide ou si elle cache encore quelque chose. »⁸

Mais au revers de cette éradication se dessine une figure du passé comme projet. Le partage du sensible clive alors deux camps. Ceux qui font du passé une époque totalement révolue, mais connaissent parfaitement la forme du futur ; ceux pour qui le passé est le nouveau projet d'avenir à mille lieues d'une expérience de la perte et de la nostalgie. Pour les uns le progrès est associé à la chute du mur qui fait enfin sortir de l'histoire cauchemardesque. L'événement est accomplissement. Pour les autres, le progrès est associé au renouveau des valeurs attribuées aux symboles éternels d'un communisme qui lui aussi défie le temps. Il n'y a pas de perte des repères passés. Le champ d'expérience n'est pas caduc, il est ce qui rend possible la conflictualité présente, de laquelle participe la chute du mur et l'investissement d'un futur qui rétablira lui aussi la normalité.

Ce qui s'oppose ainsi catégoriquement aux temps modernes c'est que les antagonismes ne sont pas vraiment vécus comme tels et que le sentiment du révolu n'advient pas. Il n'y a pas de véritable coupure entre le passé et le futur, et le présent est tout aussi bien un passé continué qu'un futur anticipé. Rien ne pointe à l'horizon qui ne soit déjà connu, rien ne disparaît vraiment. Ainsi sans prendre position pour un retour explicite du communisme un locuteur insiste sur le caractère atemporel de certains symboles comme la fameuse colombe de la paix :

« Ils n'auraient pas du y toucher. A la différence des autres monuments, je n'ai jamais vu la colombe de la paix comme une menace, je ne l'aie jamais ressentie comme une tentative de m'imposer une certaine vision du monde. Je ne dirais pas que ça manque, mais cela ne ferait pas de mal de la remettre à sa place. Elle ne fait rien de mal, n'est-ce pas ? C'était une COLOMBE. Même les enfants savent que c'est un symbole de paix, quel que soit le système politique en place. Est-ce que nous nous permettons d'aller à Berlin Ouest enlever des choses ? Dites moi . »⁹

Si la chute du mur ne fait pas événement, alors il n'est qu'un symptôme de la roue de fortune de l'histoire qui est cyclique ou alternative comme le courant électrique dans une conflictualité où les gagnants d'hier sont les perdants d'aujourd'hui mais où ils escomptent bien revenir au pouvoir avec armes et bagages.

La commémoration même de l'événement chute du mur et de la réunification en devient difficile. Le 9 novembre 2004, très peu de badauds ont assisté au rituel effectué par l'Etat à Berlin sur l'ancien emplacement du mur. Il faisait froid, il pleuvait et tout cela était déjà tellement suranné... La première journée chômée à laquelle on a pensé faire un sort pour faire des économies budgétaires est celle qui commémore la réunification... L'espérance portée par la chute du mur semblait déjà avoir fait long feu comme si ce sentiment lié à l'événement ne pouvait tenir le coup et qu'au lieu de produire une accélération, la chute du mur n'avait produit qu'un effet de soufflé qui retombe ou de mouvement qui après un bref emballement décélère, l'attente craintive n'est pas celle de lendemains qui chante mais de vieux démons qui font retour. L'attente prend la forme d'une hantise du passé qui ne passe pas, d'une difficulté à prendre conscience de ce qui se passe vraiment aujourd'hui. L'évocation du Lénine imperturbable dans sa caisse prend valeur de métaphore de cette éternité qui interdit toute conscience historique :

⁸ Sophie Calle, *op.cit.* 13-14.

⁹ Sophie Calle, *op.cit.* p. 56.

« C'est simplement le buste de Lénine, enveloppé pour l'hiver. Il est - comme tous les Lénine-uniformisé. L'artiste a exécuté le travail conformément à la commande et le résultat a l'air de sortir d'une usine. Même à l'intérieur de la caisse, je suis sûre qu'il ne s'est pas déridé. Pourtant l'expression de Lénine changerait s'il était conscient de ce qui se passe actuellement. »¹⁰

Alors que la chambre des députés de Berlin en juin 1992 avait annoncé que « dès lorsqu'un système de gouvernement se dissout ou se fait renverser, ses monuments-du moins ceux qui servaient à légitimer et à maintenir son emprise-n'ont plus de raison d'être », la perte des monuments est souvent associée à la perte de la conscience historique et pas seulement au renversement de régime. Ce qui est implicitement interrogé c'est alors la manière dont certains symboles font ou non partie de la conscience historique nécessaire d'une Allemagne réunifiée. Ainsi une plaque célébrant l'antinazisme au travers de deux artilleurs allemands pendus par les nazis a été enlevée le 3 octobre 1990 juste avant la réunification. L'un des interlocuteurs de Sophie Calle souhaite raviver la mémoire d'un récit qui va manquer :

« C'était du bronze de couleur sombre, environ trente cinq centimètres (...) il y avait un texte qui expliquait qu'Hitler, aux derniers jours de la guerre, avait donné l'ordre d'exécuter tous ceux qui ne soutenaient pas ses objectifs militaires. C'est l'histoire de deux artilleurs avec un canon d'assaut. Les SS sont venus, les ont d'abord débarbouillés, leur ont donné des habits neufs, les ont rasés et puis les ont pendus très proprement avec un écriteau attaché autour du cou : « je n'ai pas pris soin de mon canon comme le Führer m'a ordonné de le faire ». On devrait remettre la plaque en place. Ils sont en train de laisser partir quelque chose qui mérite très certainement d'être raconté. »¹¹

Le retour de la plaque a à voir avec l'idée que certains monuments doivent être déplacés mais conservés contrairement à d'autres qui doivent être détruits définitivement. L'absence est un sas en attendant le retour d'éternité d'une expérience historique qui pourrait devenir un exempla atemporel. Dans d'autres villes de l'ex bloc soviétique cette question des monuments s'est posée avec la même acuité. À Budapest, a été réalisé un parc aux statues et l'architecte qui a pris en charge le projet a choisi de faire déambuler les visiteurs sur des lignes en huit couché signe de l'infini en mathématique, ligne qui est aussi celle de l'éternité. Deux allées infinies sont proposées au visiteur ; « l'allée infinie des monuments de la libération », « l'allée infinie des personnages du mouvement ouvrier ». La déambulation dans l'histoire est donc pensée comme sans fin même si le mur de clôture en briques indique la fin d'une séquence historique et l'échec d'une utopie. Cependant le signe d'adieu des statues de deux capitaines soviétiques est qualifié par un historien d'art de désespéré et enthousiaste ». Dans le projet, le refus de détruire les statues est évoqué sous couvert de l'évocation des autodafé hitlériens : « c'est agréable de ne pas brûler les livres ».¹² Le parc est présenté comme un « cimetière public et temporaire de statues ». Il est le lieu qui affirme que l'événement ne peut rendre caduc l'expérience.

L'éternité est ainsi alternativement le gage et l'obstacle de la conscience historique dans le présent, ce que certains artistes d'Europe centrale et orientale appellent la post-histoire, une histoire qui rend disponible toutes les expériences en même temps pour inventer le présent.

Le mot « communisme » charrie plusieurs histoires complexes.

Cette histoire est la notre, celle de l'Europe, du mot communisme et de son expérience européenne. Mais le mot communisme charrie plusieurs histoires.

La première est sans doute celle du *manifeste du parti communiste* commandé à Marx par la ligue des communistes, anciennement ligue des justes.

¹⁰ Sophie Calle, *op.cit.*p.34.

¹¹ Sophie Calle, *op.cit.*p.48.

¹² Brochure touristique du parc, pages non numérotées.

Même si Marx se gausse de ceux qui se réclament de ce mot, c'est l'histoire d'une utopie : « À la place de l'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous ».

C'est aussi l'histoire d'une analyse forte de la situation arcboutée à une théorie celle du matérialisme historique et de la lutte des classe comme moteur de l'histoire. C'est enfin celle d'une énergie pour que la lutte des classes s'organise. Il s'agit de redonner de l'ardeur là où le « froid calcul au comptant » capitaliste fabrique des corps épuisés, mais une ardeur qui repose sur un drôle de postulat scientifique et matérialiste, loin de toute tentation idéaliste, spiritualiste.

La seconde histoire est celle du communisme qui s'est déployé en URSS depuis la révolution de 1917 avec ses heurts et malheurs, ses répressions, ses errances, ses atrocités mais aussi la gloire d'avoir *in fine* et malgré la pacte germano-soviétique devenu caduque par l'invasion en 1941, libéré l'Europe du nazisme aux côtés des Américains et des Britanniques.

Puis ce communisme réel a pris une nouvelle tournure. Avec le pacte de Varsovie, c'est une partie de l'histoire de l'Europe dite de l'Est qui est donc évoquée avec le mot « communisme ».

Et puis il y a encore la Chine, le Viet-Nam, le Cambodge. Une mémoire faite d'un conflit intense avec un occident anti-communiste mais une mémoire qui a fait douter qu'on puisse oser se réapproprier un jour le mot « communisme », une mémoire qui avait entâché le mot révolution pour plusieurs générations jusqu'au printemps arabe qui est venu déserrer l'étau. Mais, il faut bien se souvenir et des crimes kmers et de répression cruelle à Tien an men, et maintenant de la violence mi communiste-mi capitaliste du travail forcé des ouïghours utilisés par les sociétés Inditex (propriétaire de la marque Zara), Uniqlo, SMCP (Sandro, Maje, ...) et le chausseur de sport Skechers. L'association anti-corruption Sherpa, le collectif Ethique sur l'étiquette (branche française de « Clean clothes campaign »), l'Institut ouïghour d'Europe (IODE) ont déposé plainte pour « recel de travail forcé » et crimes contre l'humanité ». Est ce vraiment exilable. J'en doute vraiment.

Communisme a rimé avec une autre cruauté que celle de l'exploitation capitalise, une cruauté plus frontale, plus assumée, une cruauté dont on ne peut sans doute pas se remettre complètement même s'il ne s'agit pas de céder aux pourfendeurs des crimes du communisme rassemblés dans un livre noir pour mieux faire valoir le caractère indépassable du capitalisme et de ce qu'il s'est octroyé du beau mot de « démocratie », de fait dévoyé. Mais désormais la cruauté capitaliste d'fait association de malfaiteur avec l'autoritarisme communiste. Fin de partie. Ce qui est encore manquant de aprt et d'autre c'est al démocratie réaelle, démocratie real ont dit les madrilènes en 2011. Le renouveau révolutionnaire était un renouveau démocratique.

Alors pourquoi aller chercher à re-sémantiser « communisme » ?

Il y a toute l'histoire des partis communistes du XXe siècle en Europe, des grands noms d'intellectuels comme Gramsci en Italie ou Althusser en France. Ils irriguent encore la pensée avec intensité. Des moments mémorables comme celui de l'euro-communisme italien et français, des batailles idéologiques, une pensée marxiste exigeante, des revues mais aussi une fermeture à la pensée critique, novatrice, mouvementiste, utopique.

Cette boucle étrange fait que plusieurs courants communistes se sont opposés violement pendant la guerre d'Espagne et ont liquidé les anarchistes, se sont également malmenés avec conviction et violence en 1968, les trotskystes d'un côté, les staliniens de l'autre, les maoïstes se partageant alors entre mao-stals et mao-spontex, un sacré bazar !

Puisque ce volume concerne notre histoire, celle là plus qu'une autre sans doute serait à revisiter. Il faudrait comprendre pourquoi le NPA a renoncé au beau nom historique de « ligue communiste révolutionnaire », comprendre pourquoi les haines qui sont nées de ces conflits

n'ont pu être résorbées. C'était bien deux imaginaires du communisme en pays capitaliste qui s'opposaient.

Re-sémantiser le mot communisme ce serait un peu faire passer au rouleau compresseur de l'oubli les contradictions et les complications de ces réalités, ou alors, et ce serait encore pire, les faire siennes sans rapport critique.

Ce serait aussi réveiller des débats et des affrontements d'une extrême violence.

Et face aux ennemis il faut assumer la guerre. Car le mot communisme déclare la guerre. Et cette guerre dont je ne sais pas si nous avons la force, pourrait être légitime car les communistes ont été d'emblée objets de haine et il faudrait à nouveau retourner cette haine, ce serait l'enjeu de la resémantisation, peut-être. Miguel Abensour dans un entretien sur l'utopie expliquait combien l'*Histoire du communisme* d'Alfred Sudre paru en 1949 était une affirmation de haine de l'utopie communiste. Cette égalité, cette communalisation des moyens de productions et la dissolution des rapports de classes ou de domination déclenchait de fait la haine de classe. A la fin de son livre le dit Sudre déclare « je pose la plume pour prendre le fusil » ce qui à la lettre veut dire je vais détruire physiquement les communistes, ceux mêmes que je viens de détruire symboliquement dans mon livre.

L'anticommunisme a toujours précédé les errances des communismes et des communistes et d'emblée il s'agit de réprimer avec violence le mouvement ouvrier, ceux qui se soulèvent et ceux qui espèrent, rêvent, inventent.

Le mot communiste cristallise la haine.

Cela ne cessera jamais, car désormais l'histoire a eu lieu et elle n'est pas réconfortante.

Ceux qui n'en veulent pas du communisme auront beau jeu de confondre communisme, stalinisme, totalitarisme. Même si la critique du totalitarisme vient du cœur du communisme. Ce sont Martin Buber et Léon Trotski qui voient dans le bolchevisme puis le stalinisme une trahison du communisme, elle se poursuit dans la gauche allemande. Le totalitarisme a fait du communisme utopique un fantôme. C'est fondamental pour comprendre la question.

C'est pourquoi pour Miguel Abensour « les années 1980 en réinvestissant avec Soljenitsyne et l'Archipel du goulag, la critique du totalitarisme n'ont pas inventé une nouvelle version de la critique de l'utopie n'ont fait que recyclé la vieille haine de l'utopie. »¹³ Mais voilà le communisme n'est plus une utopie.

Cette haine a cependant produit un discours d'équivalence entre communisme et nazisme depuis la chute du mur en 1989. Un commissaire européen italien, Franco Frattini souhaitait que soient prohibés en Europe, le port de la faucille et du marteau au même titre que celui de la swastika et des symboles nazis. « L'harmonisation pénale des limites légales de la liberté d'expression », visait à criminaliser l'évocation même du communisme. Le conseil européen a examiné cette proposition le 24 février 2005, elle provenait d'une demande de Vyautas Landsbergis, député européen lituanien, ancien président de Lituanie, et de Jozsef Szajer député européen hongrois. Elle n'a *in fine* pas été retenue mais cette proposition était créditée par de nombreux autres députés d'Europe de l'Est qui entendaient assimiler nazisme, stalinisme et communisme.

Dans l'esprit de notre époque, ce message est passé. Il y a de lourdes batailles perdues.

Avant même que le nouveau communisme soit potentiel, ceux qui veulent l'abattre ont des armes et sont prêts.

Mais il n'y a là aucun argument valable, car on peut vouloir un nom héroïque qui retourne les stigmates. C'est même assez réjouissant les retournements énonciatifs. Et pourtant je ne souhaite pas pour ma part un renouveau d'union grâce au vocable *communiste*.

Alors pourquoi ?

¹³ *Vacarme*, 8 novembre 2010, Persistance de l'utopie. Entretien avec Miguel Abensour, <https://vacarme.org/article1955.html>

Les mots neufs, les usages neufs des mots vieux

Je crois, mais je sais que c'est une croyance, que les mots neufs sont plus joyeux même si ce sont des paris fragiles. Ils témoignent du changement contemporain. *Terrestre* comme signifiant politique en est un, le mot s'opposait à « Martien » ou extra-terrestre, il veut désormais dire « ces habitants de la planète terre, humains et non humains dont les humains sont responsables ». C'est joyeux de le dire, de le constater, de penser cette responsabilité qui est tout à fait anti-capitaliste quand elle est conséquente. *Terrestre* dit une responsabilité sans dire la forme d'action qu'elle appelle. C'est neuf mais c'est flou. Mais oui les Terrestres savent qu'il faut ravauder après les crimes du capitalisme, et qu'il y a même une course de vitesse engagée là, entre extractivistes et ravaudeurs, car « ceux qui survivent aux grands crimes sont condamnés à les réparer » comme disait mon ami Saint-Just. Nous sommes à ce titre dans une double responsabilité présente : réparer les crimes de la cruauté de l'exploitation capitaliste, réparer les crimes de la cruauté de l'oppression politique communiste et désormais ceux de leur association aux formes si variées que c'en est désolant. Mais je suis adepte de l'anachronisme et crois aussi que certains mots peuvent faire rejouer une histoire, nous la présenter à nouveau nous aider à ressaisir une hauteur d'espérance, de lucidité, d'ardeur. Quel mot me direz vous ? A ce point précis, la réserve historique empirique compte malgré tout.

S'il faut resémantiser pourquoi ne pas resémantiser démocrate et démocratie ? Certaines s'y essaient avec le mot démocratienne. Patriciens /démocraticiennes, on sent un désir d'intersectorialité, l'effort est joli. Mais de fait, nous n'en pouvons plus des structures étatiques qui nient les désirs de chacun et je reste assez enchantée quand je lis en amont de cette histoire, la critique libérale du libéralisme produite au XVIII^e siècle. Il s'agissait alors de débattre sur le sens même de la liberté et donc de la condition humaine, et aussi de l'humanité comme qualité. Une liberté illimitée qui écrase l'autre dans une domination des libres face au non libres, une liberté qui égalise et rend humain et prend en compte le corps sensible, sa sensation d'oppression ou de liberté. On sait si on est sous le joug... Qu'est-ce qu'être humain, ou inhumain ?

Le « communisme » à visage humain se devrait d'être utopiste et démocratique, on sent bien que le mot ne se suffit pas à lui-même. Il a trop détruit sur son passage, et puis les libertaires, les anarchistes, les communalistes ont mis en avant le beau mot de *commun*, ils ont soustrait le « isme » sans doute par commodité historique mais aussi pour tenter d'aller ailleurs.

Même si je ne fais pas partie de celles et ceux qui refusent toute étatisation, je ne souhaite pas qu'on lui laisse toute la place. C'est pourquoi je préférerais aussi qu'on resémantise le mot de *Révolution*. Car pourquoi réactiver le mot communisme si ce n'est pour révolutionner le monde ?

Il n'empêche, idéal et cruauté, c'est sur cette association que des utopies se brisent et c'est avec ces brisures d'utopies qu'il y a un combat à poursuivre. D'abord ne pas laisser croire que tout idéal conduit à la cruauté inéluctablement sans que n'interviennent des choix politiques et philosophiques, comprendre et faire comprendre que « ce qui nous arrive, arrive aussi par nous. »¹⁴

Dans le vocabulaire du Sartre *de la Critique de la raison dialectique*, une révolution est une sorte de totalisation sans totalisateur mais avec des points de bascule qu'il convient d'observer dans le détail. La radicalisation syndicale, écologique et politique témoigne d'un déplacement des consciences et l'observer comme allant plus fort et plus vite que celle des organisations, c'est reconnaître aux individus une position d'acteur, de sujet actif dans l'histoire. On est loin d'un système qui fonctionnerait sans décision humaine observable, loin de structures qui, comme par enchantement, arriveraient à maturation ; mais tout aussi loin de

14 Jacques Derrida, « Penser ce qui vient », in René Major, dir, *Derrida pour les temps à venir*, Paris, Stock, l'autre pensée, 2007, pp.17-44.

ces totalisateurs démiurges, qu'ils soient nommés meneur, complot ou autorité de l'organisation politique avec force Tcheka. Une révolution est d'abord un événement des subjectivités qui résistent d'une manière neuve à l'oppression. Elles découvrent alors que cette résistance converge et devient puissance d'action, puissance d'innovation, d'utopie même. Dans les familles, à l'école au travail tout change car tout est imaginé à nouveau.

Mais avec l'expérience communiste s'est déployé autre chose, un amour de l'autorité. Daniel Bensaïd¹⁵ a montré qu'en 1917 se sont déployés des aspirations précoces à l'autorité, manifestes à la base « démocratique autoritaire » comme au sommet « centraliste autoritaire », mais d'emblée autoritaire. Ainsi, la contre-révolution bureaucratique est surtout le produit des choix, des affrontements, des désirs qui se cristallisent dans la forme Parti qui déleste chacun de sa responsabilité à faire vivre la démocratie des soviets.

Alors le désir d'ordre prend le pas sur la promesse révolutionnaire libertaire. Au XVIIIe siècle déjà, Saint-Just se demandait ce qui pouvait avoir fait perdre aux hommes le désir de s'assembler et de délibérer et désirer la remise de soi à un tyran, un chef. Pour ce dernier, « les hommes n'abandonnèrent point spontanément l'état social. La vie sauvage arriva à la longue et par une altération insensible »¹⁶. « Quand les peuples perdirent le goût des assemblées pour négocier, pour cultiver la terre ou conquérir, le prince se sépara du souverain : ici finit la vie sociale et commence la vie politique ou la convention »¹⁷, encore appelé dans le texte *de la nature* « rapport de force ».

En fait si je ne suis pas enthousiaste avec ce mot communisme, c'est sans doute que je suis spiritualiste et libérale et j'ai bien peur que cette part d'humanité disparaisse avec ce vocable. Et si je suis pour un revenu qui protège à vie les existences, je ne crois pas que cela suffise à protéger l'humanité de l'humanité. La vie matérielle est une condition nécessaire mais pas suffisante. Il faut protéger aussi l'inventivité, le faux pas, la quête, le leure même.

« Il s'agit moins de rendre un peuple heureux, que de l'empêcher d'être malheureux. N'opprimez pas voilà tout. Chacun saura bien trouver sa félicité. Un peuple chez qui serait établi le préjugé qu'il doit son bonheur à ceux qui gouvernent, ne le conserverait pas longtemps. » Ainsi s'exprime Saint-Just dans ses *fragments d'institutions républicaines*. Si le bonheur n'est pas seulement de la responsabilité individuelle et qu'il suppose des conditions sociales et politiques, d'une manière ultime, il est une affaire individuelle et incertaine. Ce que peuvent les institutions politiques et sociales, c'est réduire l'incertitude collective dans une lutte constante contre la fatalité. Pour les Révolutionnaires de 1794, ce bonheur commun ne doit pas opprimer les individus, bien au contraire, mais pour autant il n'est pas imaginable que le bonheur soit possible s'il est isolement et négation du groupe social. Le bonheur des uns ne doit pas reposer sur le malheur des autres. La quête du bonheur doit donc constamment conserver sa dimension collective, sa tension vers un bien commun où l'individu se pense dans son rapports aux autres et non dans l'isolement égotiste. De ce point de vue, le bonheur est avant tout une affaire de liberté et connaît les mêmes valences. Soit l'autre est un obstacle, soit l'autre est un moyen, une condition du bonheur. Le libéralisme égalitaire pense de ce fait une interaction constante entre bonheur individuel et bonheur collectif dans une circulation de la joie de vivre comme effet d'une véritable tenue démocratique. Cette tenue démocratique suppose alors vertu, liberté, justice et secours réciproques.

J'hésite sur le mot « communisme » car il a des racines utopistes, mais une chose m'apparaît certaine, il ne faut surtout pas de nouveau parti communiste. Mais s'il n'y pas de parti, autant dire « nous sommes le commun qui vient » et réinventer la démocratie qui certes a été devoyée par le capitalisme, mais peut parfaitement exister sans lui. Cette forme politique

¹⁵ Daniel Bensaïd, *Octobre 1917, La Révolution trahie, un retour critique sur la Révolution russe, Lignes*, 2017.

¹⁶ Saint-Just, *Œuvres complètes*, présentées par Miguel Abensour et Anne Kupiec, Paris, Gallimard, 2004, p.1051.

¹⁷ Saint-Just, *Œuvres complètes, Op. cit.*, p.1051.

fragile et puissante à la fois, est celle de l'auto-émancipation où les consciences se relient sans se donner le mot. Mais que ce soit avec ou sans le mot, fut-ce le mot de « communisme », le vrai travail est celui du refus raisonné de l'organisation partidulaire et des chefs. Ce refus témoigne de ce désir d'auto-émancipation démocratique. Raisonné c'est-à-dire qui tienne compte des rapports de force effectifs, savoir avancer et se constituer sans se laisser écraser par tous les Suds du moment. Penser l'organisme et l'organisation. L'inertie et l'invention et ce qui peut les relier. Ne pas croire que se retirer du combat est suffisant.

Ce désir est là, mais il est minoritaire et segmenté, peut-être que le mot communisme déssegmentera cette minorité mais elle n'en fera pas une majorité. Quand à l'élan que le mot pourrait susciter, le doute est légitime. Un mot peut-il produire enthousiasme quand il évoque aussi l'effroi. Enfin l'analyse scientifique des structures matérielles peut-elle produire un spiritualisme politique ? Seule l'idée intemporelle de justice nous porte. Soyons les vengeurs, les égaux, les fédérés !